

Voici l'état des plaques posées ; elles concernent plus de 900 enfants.

Plaques posées le 10 avril 1999

École de garçons, rue Julien Lacroix	78 noms
École de filles, rue Etienne Dolet	65 noms
École de filles, rue de la Mare	37 noms
École de garçons, rue Levert	43 noms
École maternelle, rue des Maronites	8 noms
École maternelle, rue des Couronnes	21 noms

Plaques posées les 13 et 20 mai 2000

- Groupe scolaire Tourtille-Ramponeau	
École maternelle	25 noms
École de filles	112 noms
École de garçons 104, rue de Belleville	21 noms
- Groupe scolaire Olivier Métra	
École de filles	19 noms
École de garçons	24 noms

Plaques posées les 28 avril et 5 mai 2001

École maternelle Ménilmontant	7 noms
École maternelle Cendriers	22 noms
École de garçons Panoyaux	41 noms
École de filles Tlemcen	86 noms
École de garçons Tlemcen	77 noms
- Écoles 291-293, rue des Pyrénées	
Filles	10 noms
Garçons	9 noms
- Groupe scolaire Sorbier-Bidassoa	
Maternelle	9 noms
Filles	12 noms
Garçons	16 noms

Plaques posées les 18 et 19 octobre 2002

École maternelle rue du Jourdain
Collège Jean-Baptiste Clément
Collège Françoise Dolto
Groupe scolaire rue Planchat
Groupe scolaire rue de Lesseps
Groupe scolaire rue Riblette
Collège Henri Matisse

N'oublions pas de rappeler qu'une plaque à la mémoire des 18 élèves du lycée Hélène Boucher, morts en déportation, avait été posée, il y a plusieurs années, dans le hall de l'établissement.

L'ensemble de l'arrondissement sera ainsi bientôt couvert et il faut signaler qu'à l'exemple du Comité de l'école Tlemcen, d'autres comités se sont créés dans d'autres arrondissements de Paris pour un travail de même nature.



Il faut aussi souligner fortement que si ces plaques sont certes un hommage indispensable aux enfants disparus, elles sont encore plus : un travail de recherche collectif accompli, une réflexion sur l'histoire du quartier, la réalisation d'expositions, de spectacles parlés ou chantés témoignant de l'engagement de tous. Elles sont l'occasion de réflexions sur les valeurs de tolérance, d'acceptation de l'autre, de non-violence, de laïcité... Des réflexions nécessaires pour espérer que personne ne revoie cela, ni ici, ni ailleurs.

Claude Smadja

Plaque nominative à l'intérieur de l'école Julien Lacroix

PLAQUES DES RUES ET PLACES DU XX^e ARRONDISSEMENT DE PARIS

Comme le montre notre guide du XX^e, de nombreuses plaques apposées sur nos façades commémorent les résistants ou les habitants déportés, fusillés, tués par les Allemands au cours de la Libération de Paris. De même, un certain nombre de rues célèbrent des personnages ou des groupes de cette époque qui ont joué un rôle important dans la lutte contre l'ennemi ou pour la libération de notre territoire.



PLACE MARC BLOCH

Cette place¹ fut inaugurée récemment (1999). Elle se situe dans la rue de la Réunion et donne accès au square Casque d'or.

Cet historien médiéviste né à Lyon en 1886 entra dans la Résistance dès 1939. Considéré comme un des historiens les plus marquants de sa génération², il fut fusillé en 1944 près de Trévoux par les Allemands.

Monsieur Tibéri, ex-maire de Paris, Monsieur Charzat, maire du XX^e arrondissement, des membres de sa famille et une nombreuse assemblée participèrent à l'inauguration de cette place, une des plus récentes du XX^e arrondissement.



RUE CRISTINO GARCIA

Cette rue fut ouverte en 1956 entre les rues Maryse Hilsz et de Lagny.

Cristino Garcia fut un Résistant espagnol, parti d'Espagne pour fuir le régime franquiste, et qui prit part aux combats de Libération du sud de la France.

RUE DES FRERES FLAVIEN

Cette rue, située à Saint Fargeau, entre la rue Léon Frapié et l'avenue de la Porte des Lilas, prit son nom en 1975. Elle commémore la mémoire de Guy Flavien, Compagnon de la Libération, mort en déportation, et de son frère Henri, médecin et lui aussi Résistant, mort en 1965.

¹ Voir l'article sur Marc Bloch, p. 38.

² Fernand Braudel dit de lui en 1964: « Voilà vingt ans que nous avons perdu en la personne de Marc Bloch, un historien sans égal ».

RUE DU GROUPE MANOUCHIAN

Cette rue relie la rue du Surmelin à l'avenue Gambetta. Manouchian y habita, et chaque année une commémoration a lieu à l'emplacement de sa demeure où une plaque a été posée. Le 1^{er} numéro des *Cahiers de Mémoire Vivante du XX^e* relate les faits d'armes de Manouchian et ses 21 compagnons des FTP-MOI, fusillés au mont Valérien.

«L'affiche rouge», le poème d'Aragon, repris en musique par Léo Ferré, est encore dans toutes les mémoires et célèbre la participation des Résistants étrangers à la Libération de la France. Une sculpture de Jorge Soler rappelle leur souvenir au Mémorial de Besançon.

RUE HELENE JAKUBOWICZ

Cette rue a été créée pour désenclaver le très vaste ensemble immobilier du 140 rue de Ménilmontant. Elle a été inaugurée le 11 mai 1998. Hélène Jakubowicz était une militante communiste qui a été déportée et exterminée à Auschwitz (voir sa biographie plus détaillée dans le « Guide des plaques »).

RUE DU COMMANDANT L'HERMINIER

Officier de marine français, né en 1902 à Fort de France, il commanda le sous-marin «Casabianca». Il quitta le port de Toulon en 1942, en dépit du le sabordage de la flotte et rejoignit l'Algérie. Il fut chargé de plusieurs missions secrètes et participa au débarquement d'Ajaccio en 1943. Un livre et un film « Casabianca» retracent son épopée. Il mourut à Paris en 1953. La rue mène de l'avenue de la Porte de Vincennes à la rue de Lagny.

PLACE DU MAQUIS DU VERCORS

Cette place se situe au carrefour des avenues de la Porte des Lilas, du Docteur Gley et René Fouck et de la rue des Glaïeuls. Elle a été baptisée en 1979.

Dans le massif calcaire des Préalpes, en juin-juillet 1944, 3 500 maquisards luttèrent contre les troupes allemandes pour les empêcher de rejoindre le front de Normandie. Un grand nombre d'entre eux fut massacré. Les autres furent dispersés avant de regagner la division De Lattre. Un monument célèbre leur souvenir à Vassieux en Vercors.

RUE JOSEPH PYTHON

Cette rue débute rue Louis Lumière, avenue de la Porte de Bagnolet et se termine par une impasse. Elle célèbre la mémoire de l'avocat Résistant Joseph Python (1883-1944), fusillé par les Allemands.

PLACE DU GENERAL TESSIER DE MARGUERITTES

Cette place, située dans la zone d'aménagement concerté de la gare de Charonne, entre les rues Patrice de la Tour du Pin et Henri Tomazi, fut baptisée en 1986. Le général Tessier de Marguerittes (1882-1958), Résistant, avait pour nom de guerre Colonel Lize.

Marius Mouette

UN PROFESSEUR SI DISCRET : MARC BLOCH, DE LA SOCIÉTÉ FEODALE A LA RESISTANCE.

Plus d'un demi-siècle après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le nom de Marc Bloch dérange encore, à tel point que certains ont dénoncé - sous la forme courageuse de tracts anonymes - l'attribution de son nom à la prestigieuse Université d'histoire de Strasbourg¹. Qui fut donc cet enseignant pourtant très discret dont le nom est insupportable pour certains et à qui la mairie de Paris a attribué le nom d'une place dans le XX^e arrondissement ?²



Marc Bloch est né en 1886 à Lyon, dans une famille juive d'origine alsacienne. Son père est professeur d'histoire de l'antiquité gréco-romaine à l'Université. Après des études au lycée Louis Le Grand de Paris, Marc Bloch intègre l'École normale supérieure et il est reçu à l'agrégation d'histoire en 1908. C'est lors de l'année suivante qu'il entre en contact avec l'école historique allemande, lors de plusieurs séjours à Berlin et à Leipzig. Il en gardera un intérêt marqué pour ce pays et sera, pendant l'Entre-deux-guerres, le meilleur spécialiste français de l'histoire et de l'historiographie allemande.

Il enseigne d'abord deux ans en lycée, à Montpellier puis à Amiens (1912-1914) avant de faire la douloureuse expérience de la guerre, au cours de laquelle il est blessé à plusieurs reprises. En 1919, il est nommé à l'Université de Strasbourg. Pendant sa carrière à l'Université, il continue à réfléchir sur l'enseignement de l'histoire en général, et plus particulièrement dans l'enseignement secondaire. Il y voit un moyen de développer la sensibilité citoyenne.

« Nous demandons que par un enseignement historique et géographique largement conçu — j'ajouterais volontiers, pour l'histoire au moins, totalement refondu — on s'attache à donner à nos jeunes une image véridique et compréhensive du monde. Gardons-nous de réduire l'histoire, comme on a eu tendance à le faire ces dernières années, aux événements purement politiques d'une Europe, dans le temps, toute proche de nous. Le passé lointain inspire le sens et le respect des différences entre les hommes, en même temps qu'il affine la sensibilité à la poésie des destinées humaines. »³

Sur des thèmes originaux et variés, tels que les dons thaumaturges⁴ des rois de France (1924) ou les caractères originaux du paysage français (1931), il élabore une véritable méthode comparative dans le domaine des sciences humaines. En 1929, avec Lucien Lefèvre, il crée la revue des *Annales*, pluridisciplinaire et iconoclaste. Il explore l'histoire des représentations, des mentalités dans une réflexion qui s'inscrit dans la longue durée. Cet esprit novateur, « figure dérangeante de l'Université »⁵, volontiers critique envers le système, est cependant reconnu pour la haute qualité des ses travaux scientifiques, innovants et intellectuellement intransigeants, et il obtient un poste de professeur à la Sorbonne en 1936.

1. Freddy Raphaël, « Marc Bloch l'indésirable », *Le Monde*, 14 juillet 1994, page 2.

2. Décision du Conseil de Paris du 29 septembre 1997.

3. « Sur la réforme de l'enseignement », note rédigée par Marc Bloch pour les *Cahiers politiques* (1944).

4. Pouvoir guérisseur qui tient au caractère sacré de la royauté.

5. O. Dumoulin, *Marc Bloch*, Presse de Sciences Po, 2000.

Cet homme, dont on a vu que les origines sociales et culturelles lui traçaient un parcours bien droit dans les hautes sphères de la bourgeoisie intellectuelle, ce père de famille de six enfants, trop âgé pour être mobilisé en 1939, s'engage pourtant comme officier volontaire. Après l'Armistice, il franchit la ligne de démarcation pour rejoindre sa famille réfugiée dans sa maison familiale de la Creuse. Il est détaché provisoirement de la Sorbonne, en octobre 1940, pour enseigner à l'Université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand depuis le début de la guerre. Il s'installe à Clermont avec sa famille (il a six enfants). Il bénéficie d'une disposition individuelle, comme d'autres universitaires, pour échapper au statut d'exclusion professionnelle des juifs. En raison de la santé précaire de sa femme, il obtient son détachement à l'Université de Montpellier, à la rentrée 1941. Lors de l'Occupation de la zone sud (11 novembre 1942), il doit quitter la ville et il se réfugie à nouveau dans la Creuse. Il cesse alors définitivement ses activités d'enseignant et il est placé en retraite d'office en janvier 1944, à l'âge de 57 ans et demi.

Après la défaite française, il a pris progressivement conscience de la nécessité de l'action résistante. Entre juillet et septembre 1940, il a rédigé un essai pour comprendre cette déchéance militaire de la France, *L'étrange défaite*¹, : c'est un véritable chef-d'œuvre de lucidité et de clairvoyance qui en fait un initiateur de l'histoire du Temps présent. Dans son analyse, il évoque une forme de résistance et une possible insurrection nationale pour libérer le territoire, fut-ce au prix du « sang à verser ». Cet historien hors pair s'engage alors dans une véritable citoyenneté active, au péril de sa vie. Dans l'introduction à son livre, un de ses compagnons de la Résistance, Georges Altman, dit Chabot, évoque cet étrange personnage sorti tout droit des archives poussiéreuses et prêt à prendre tous les risques sur le terrain, comme s'il avait toujours été dans l'action, « un véritable guerrier ».

Après un début d'action dans la Résistance, à Clermont puis à Montpellier où il participe à l'organisation du mouvement Combat, il franchit un pas supplémentaire dans la lutte en entrant dans la clandestinité, à Lyon, dans le mouvement Franc-Tireur, sous les noms d'emprunt successifs d'Arpajon, de Chevreuse et de Narbonne. Il est aussi délégué au directoire des MUR (Mouvements unifiés de la Résistance). Il s'occupe des activités d'organisation ainsi que de propagande (journaux clandestins : *Le Franc-Tireur*, *Revue Libre*, *Père Duchesne* et *Cahiers politiques*). C'est sous le nom de Maurice Blanchard qu'il est arrêté le 8 mars 1944, transporté à la prison de Montluc à Lyon et sauvagement torturé par la Gestapo. Le 16 juin 1944, avec 29 autres Résistants, il est abattu sur le bord d'une route, près de Saint-Didier-de-Formans (Ain). Il crie : « Vive la France ! », en tombant².

Marc Bloch avait une certaine conception de l'histoire sociale, humaine avant tout. Ce fut aussi sa conception de la citoyenneté. Il laisse une œuvre inachevée, mais qui a tracé le chemin suivi depuis par une grande partie de l'École historique française. A la manière de Freddy Raphaël, on peut donc dire que la ville de Paris et la mairie du XX^e arrondissement n'ont pas honoré Marc Bloch en lui attribuant une place portant son nom, mais qu'elles ont été honorées par cet homme dont la plaque du souvenir rappelle chaque jour, aux habitants de ce quartier du XX^e, qu'il fut un homme courageux et lucide, un véritable modèle de citoyen.

Françoise Berger



1. Première édition à Paris en 1946 (éditions Le Franc Tireur), réédité en 1957 (éditions Albin Michel, avec une préface de Georges Altman) et enfin en 1990 (éditions Gallimard, collection Folio histoire, avec une préface de Stanley Hoffmann).

2. Deux témoins ont rapporté la scène. Ce récit se retrouve dans tous les ouvrages le concernant. Voir la bibliographie.

DEUX POEMES DE MARC BLOCH

Cet homme éclectique et cultivé écrivait parfois des poèmes¹. Les deux qui suivent, écrits en 1943, sont particulièrement émouvants quand on connaît le sort de son auteur, en 1944.

Ich hatte einen Kamarad

J'avais un bon copain
Un obus l'a couché sur la terre de Flandre
Par un doux soir du mois de mai

J'avais un bon copain
Un beau matin, chez lui, ils sont venus le prendre
Nul ne l'a plus revu jamais

J'avais un bon copain
Nous l'avons entendu chanter dans la voiture
Comme ils l'emmenaient fusiller

J'avais un bon copain
Serrant la mâchoire, il est mort sous la torture
Pour n'avoir pas voulu parler.

Bientôt nous trinquerons à la victoire
En buvant le vin de la liberté
Bientôt arrivera le jour de gloire
Que les bons copains avaient souhaité

Ils ont, en mourant, ouvert la carrière
Où nos drapeaux vont s'engager.
Mais qu'ils ne soient plus que des ombres chères
Je ne pourrai m'en consoler.

Ballade triste

Mon amour, hélas, mon cher amour
Me faudra-t-il partir cette année
Pour le grand voyage sans retour
Et te laisser seule mon aimée

Mon amour, hélas, mon pauvre amour
La route parfois fut malaisée
Le fardeau par moment nous fut lourd
Mais nous étions deux, ô mon aimée

Mon amour, hélas, mon tendre amour
Après la joie que tu m'as donnée
Ne m'en veuille pas si ce beau jour
Finit avant le soir, mon aimée

Mon amour, hélas, mon seul amour
Quand pour moi l'heure sera sonnée
Que tout mortel entend à son tour
Tiens toi bien près de moi mon aimée

Tiens toi tout près de moi, mon amour
Ta joue contre la mienne appuyée
Et souris moi très doucement, pour
Que je m'endorme heureux mon aimée.



Inauguration de la place Marc Bloch, en présence de Jean Tibéri, ancien maire de Paris, et de Michel Charzat, député-maire du XX^e. L'orateur est Etienne Bloch, le fils de Marc Bloch.

1. Source : Etienne Bloch, *Marc Bloch, 1886-1944 : une biographie impossible*, éd. Culture et patrimoine en Limousin, Limoges, 1997.

Pour ceux qui auraient envie d'en savoir plus...

(Ne sont cités que les livres en français.)

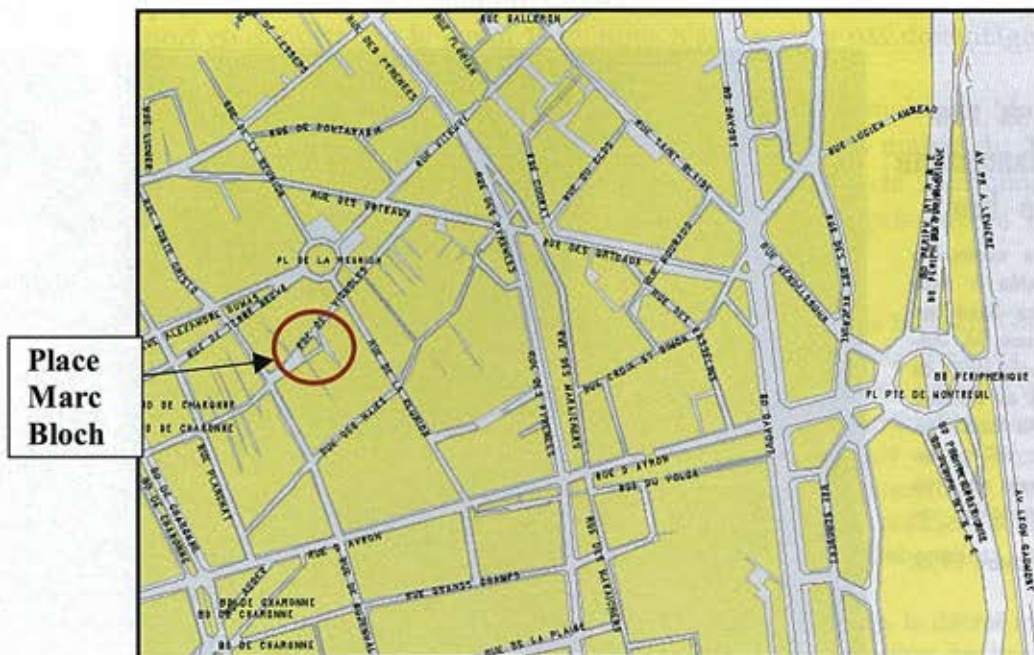
LES PRINCIPAUX OUVRAGES DE MARC BLOCH

- Marc Bloch, *La société féodale*, 1939, Pais, Albin Michel (réed. 1989).
- Marc Bloch, *L'étrange défaite*, 1940, édité en 1946, éd. Le Franc Tireur, réédité en 1957 chez Albin Michel, et en 1990, Gallimard, Folio histoire.
- Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, Armand Colin, réed. 1997.
- Marc Bloch *Écrire la société féodale. Lettres à Henri Berr 1924-1943*, Paris, 1992.
- Marc Bloch, *Histoire et historiens*, Textes réunis par Étienne Bloch, Paris, Colin, 1995.
- Marc Bloch à Étienne Bloch, *Lettres de la "drôle de guerre"*, éd. établie et présentée par François Bédarida et Denis Peschanski, Paris, CNRS (*Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent* ; n° 19), 1991.

LES TRAVAUX HISTORIQUES SUR MARC BLOCH

- Pierre Deyon, Jean-Claude Richez et Léon Strauss (dir.), *Marc Bloch, l'historien et la cité*, [communications du colloque de Strasbourg, 18-19 novembre 1994], Presses Universitaires de Strasbourg, 1997.
- Olivier Dumoulin, *Marc Bloch*, Presse de Sciences Po, 2000.
- Carole Fink, *Marc Bloch : une vie au service de l'histoire*, Presses Universitaires de Lyon, 1997.
- Étienne Bloch (avec la collab. d'Alfredo Cruz-Ramirez), *Marc Bloch 1886 - 1944 : une biographie impossible*, Limoges, Culture et Patrimoine en Limousin, 1997.
→ un très bel album à s'offrir et à offrir !
- *Marc Bloch aujourd'hui : histoire comparée et sciences sociales*, [colloque international "Marc Bloch aujourd'hui", organisé par l'École des Hautes études en sciences sociales et l'Institut historique allemand à Paris, 16, 17 et 18 juin 1986], textes réunis et présentés par Hartmut Atsma et André Burguière, Paris, Éditions EHESS, 1990.

OU SE TROUVE LA PLACE MARC BLOCH ?



RUE DU GROUPE MANOUCHIAN



La rue du Groupe Manouchian a été inaugurée par le Conseil municipal de Paris le matin du 6 mars 1955, la décision, à l'unanimité, de cette dénomination remontant à l'année précédente. Cette cérémonie patriotique en l'honneur des «23 héros » fusillés en février 1944 au mont Valérien a été suivie par une foule compacte et de nombreuses personnalités ; outre les représentants des ambassades d'Italie, de Pologne et de Roumanie, on a remarqué la présence de Raymond Guyot, membre du Bureau politique du Parti communiste français, de Marcel Paul, membre de son Comité central, de Mme la Générale Delestraint, de Mme Jacqueline Zay, du Colonel Rol-Tanguy, de Forcinal, député radical, de M. Léo Hamon et Mme Lefèvre, députés du Mouvement républicain populaire (MRP), d'André Tollet, Président du Comité parisien de Libération. Ont pris la parole, Bernard Lafay, Président du Conseil municipal de Paris et ministre de la Santé publique, Justin Godart, Président du Comité français pour la défense des immigrés et Raymond Bossus, conseiller municipal communiste, vice-Président du Conseil général et Président du Comité local de Libération.

Il est possible de se demander pourquoi il a fallu plus de 10 ans pour donner le nom de Groupe Manouchian à une rue parisienne. La vie intérieure des partis communistes en Europe aurait, dit-on, joué un rôle dans ce retard. Constatons, au delà de ces déchirements d'appareils, que cet hommage au Groupe Manouchian s'est situé dans le cadre de la lutte contre le réarmement allemand, comme l'ont indiqué, lors de la réunion du 19 février 1955 à la Mutualité, Debû-Bridel, sénateur RPF et membre du CNR, et Raymond Bossus, au cours de la cérémonie du 6 mars. Le fameux poème d'Aragon, « L'affiche rouge », mis plus tard en musique par Léo Ferré, a précisément complété en 1955 cet hommage aux 23 martyrs du mont Valérien, « étrangers et nos frères pourtant ».

Alain Dalotel

Paris a sa rue du Groupe-Manouchian inaugurée hier

Une vue de la cérémonie qui s'est déroulée à deux pas de la place Saint-Fargeau. A la tribune, M. Justin Godart, président du Comité Français de Défense des Immigrés. Au fond, l'impasse Fleury qui portera désormais le nom de « rue du Groupe-Manouchian ».

L'Humanité, 7 mars 1955.



DES POLICIERS DU XX^e ARRONDISSEMENT « VICTIMES DU DEVOIR » ?

A l'angle de la rue des Orteaux et de la rue des Haies, deux plaques commémoratives apposées sur la façade du poste de police du XX^e arrondissement, section Charonne, sont familières à celui qui emprunte régulièrement ces rues. Ces plaques, régulièrement fleuries, invitent les passants à célébrer la mémoire de gardiens de la paix, morts pendant la Seconde Guerre mondiale. Si le passant poursuit un peu plus loin sa route en direction de l'avenue Gambetta, il pourra s'arrêter devant l'un des murs du commissariat central du XX^e arrondissement où se trouve apposée une plaque à la mémoire du brigadier Fleury.

Si les plaques du souvenir égrenant les rues de Paris célèbrent grandes figures historiques ou gloires artistiques, depuis la Seconde Guerre mondiale, des plaques individuelles honorent la mémoire des combattants et victimes. Ces traces de marbre sur les murs de la ville permettent d'approcher l'histoire des rues que l'on traverse d'une autre façon. Parmi les plaques qui recouvrent les rues du XX^e arrondissement, certaines honorent le nom de policiers, « victimes du devoir »¹.

Ce sont les archives de la Préfecture de police de Paris qui permettent d'aller au-delà de la seule inscription laissée dans le marbre de la plaque commémorative. En effet, y sont conservées les demandes d'apposition de plaques individuelles, déposées à l'initiative de la famille, des amis ou des camarades².

RUE DES ORTEAUX.



Si l'une des plaques célèbre la mémoire de Georges Amodru, arrêté par les Allemands le 18 août 1941 et mort en déportation le 7 mai 1945, nous n'en saurons pas davantage, les Archives de la Préfecture de police de Paris ne possèdent pas son dossier.

Il n'en n'est pas de même pour l'autre plaque qui évoque la mémoire de Marcel Imbert et Armand Jeudy. Le 21 août 1944, en milieu de journée, alors que la mairie du XX^e est libérée depuis la veille, c'est en défendant le poste de police du quartier de Charonne attaqué par quatre voitures blindées allemandes, venues pour délivrer des prisonniers que les deux

1 Il ne s'agit pas ici de traiter de la police du XX^e arrondissement pendant la Seconde Guerre, mais d'en savoir un peu plus sur les plaques du souvenir qui, dans l'arrondissement, évoquent la mémoire de policiers du XX^e. Pour aborder le sujet de la police sous l'Occupation, se reporter aux travaux de l'historien Jean-Marc Berlière, spécialiste de l'histoire de la police, et tout particulièrement à son dernier ouvrage (en collaboration avec Laurent Chambrun) *Les policiers français sous l'Occupation*, Paris, Flammarion, 2001. Après avoir dépouillé des archives, longtemps inaccessibles, du ministère de l'Intérieur et de la Préfecture de Police, il évoque la place et le rôle des policiers sous l'Occupation, notamment en matière de maintien de l'ordre, de répression et de collaboration, mais également l'épuration de la police.

2 Après 1945, devant la multiplication des demandes d'apposition de plaques, le décret ministériel du 12 avril 1946 fixe les conditions d'attribution des plaques sous l'intitulé « Attribution des hommages publics par apposition de plaques individuelles ». Il appartient alors au préfet de statuer quand il s'agit d'une personne de nationalité française, et au ministre de l'Intérieur quand la demande concerne un étranger. Les demandes doivent être accompagnées de garanties (témoignages).

gardiens de la paix furent tués. Leurs dossiers déposés aux Archives de la Préfecture de Police figurent parmi les « victimes du devoir ».

Originaire des Ardennes, Marcel Imbert est né le 14 octobre 1907. Ayant obtenu son certificat d'études primaires, il travaille chez ses parents cultivateurs avant d'être incorporé en 1927 dans le 10^e régiment de Tirailleurs sénégalais à La Goulette en Tunisie. Aussitôt après sa libération par le régiment français avec le grade de caporal, en 1929, il arrive à Paris en tant que garde-républicain à la Légion de la Garde républicaine. C'est en 1931 qu'il devient gardien de la Paix. Marié à une manutentionnaire, il habite le XX^e arrondissement, au 18 rue des Haies, à proximité du poste de police du quartier de Charonne où il travaille.

Armand Jeudy est, quant à lui, originaire de Haute-Saône. Engagé militaire, il est incorporé au 28^e régiment de Belfort en 1931. Libéré le 9 octobre 1932, il reste brigadier de réserve. Armand Jeudy travaille alors en tant qu'ouvrier agricole dans la commune natale de son père, à Froideterre, puis à partir de novembre 1935, il est employé chez un entrepreneur de travaux publics à Belfort. C'est le 9 juillet 1937 qu'il entre à la Préfecture de Police de Paris. En compagnie de son épouse originaire de Froideterre, il s'installe au numéro 11 de la rue de Bagnolet. Tout comme son collègue, Marcel Imbert, Armand Jeudy est tué au cours de l'attaque du poste de police de Charonne, lors de la Libération de Paris.

AVENUE GAMBETTA

**A la mémoire du brigadier Louis FLEURY
Mort pour la France à la Libération de Paris
le 26 août 1944.**

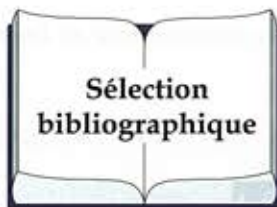
Louis, Clément Fleury est né en 1901, dans le X^e arrondissement de Paris. Dès l'âge de 13 ans, il est employé comme magasinier à la maison Charles Nicolas, située rue des Archives, qui s'occupe de produits chimiques. Après son service militaire au sein du 155^e régiment d'artillerie à pied, il entre en 1923 à la Préfecture de police en tant que gardien de la paix exerçant dans le XI^e arrondissement. Il reprend ainsi la carrière familiale puisque son père, retraité, était aussi gardien de la paix. En 1936, il devient brigadier. Avec son épouse et ses enfants, il demeure au 116, boulevard Davout au début de la guerre.

Le 26 août 1944, le brigadier des gardiens de la paix Louis Fleury effectue son service, en uniforme, avenue des Champs-Élysées. Lors du passage du général de Gaulle qui descend la grande avenue, une fusillade éclate. Louis Fleury est mortellement atteint d'une balle à la tête, tirée par des miliciens embusqués sur les toits des immeubles. Une lettre du Directeur de la Police, en date du 5 octobre 1944, considère le Brigadier Fleury comme « victime du devoir ».

Plus de 150 policiers moururent lors des combats pour la Libération de Paris. La police parisienne joua alors un rôle central : à la fois symbolique (en passant dans le camp de l'insurrection) et stratégique (plus de 20 000 policiers avec leurs armes individuelles). Et le cas des plaques des policiers du XX^e arrondissement illustre bien ce rôle. Ainsi, à l'exception de la plaque de Georges Amodru, mort en déportation, les plaques commémoratives des policiers du XX^e arrondissement sont celles de « victimes du devoir », tombées au mois d'août 1944. Elles s'inscrivent dans l'« investissement systématique et précoce du territoire de la mémoire »¹ qui eut lieu après août 1944 et qui se traduit par l'apposition des plaques chargées de rappeler aux passants l'attitude héroïque des policiers dans la Libération de Paris. Les plaques honorant ces « victimes du devoir » avaient, sans doute, une vertu expiatoire.

Véronique Odul

1. Jean-Marc Berlière, Laurent Chambrun, *Les policiers français sous l'Occupation*, Paris, Flammarion, 2001, p. 40.



Sélection bibliographique

Nous ne donnons ici qu'une bibliographie sommaire, en français et ne comportant que des ouvrages récents (dernière décennie), hormis quelques grands classiques¹. Les lecteurs désirant approfondir ce sujet devront se reporter aux livres cités pour y trouver des bibliographies plus détaillées.

■ MÉMOIRE ET SOUVENIR

- Serge BARCELLINI, *La Journée des héros et victimes de la déportation 1945-1992. Outil et miroir d'une mémoire de la déportation*, Secrétariat d'État aux Anciens combattants, 1992.
- Marc BLOCH, *L'étrange défaite*, Gallimard (écrit en 1940), 1990.
- J.-M. CHAUMONT, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, La Découverte, 1997.
- Guy COQ (dir.), *1914-1998 : Le travail de mémoire*, revue Autrement, n° 54, janvier 1999.
- Alfred GROSSER, *Le crime et la mémoire*, Flammarion, 1989.
- Maurice HALBWACHS, *La mémoire collective*, A. Michel, 1997 (1^{ère} éd. 1950).
- Jean-Noël JEANNENEY, *Le passé dans le présent. L'historien, le juge et le journaliste*, Seuil, 1998.
- Serge KLARSFELD, *Mémoire du génocide*, CDJC-Association des Fils et Filles des déportés Juifs de France, 1987.
- Primo LEVI, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Gallimard, 1989.
- Primo LEVI, *A la recherche des racines*, Fayard, 1999.
- Daniel LINDENBERG, " Guerres de mémoire en France ", *Revue Vingtième siècle*, n° 42, avril-juin 1994.
- Paul RICOEUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000.
- Henry ROUSSO, *La hantise du passé*, Textuel, 1998.
- Henry ROUSSO, *Vichy, l'événement, la mémoire, l'histoire*, Gallimard, 2001.
- Pierre VIDAL-NAQUET, *Les assassins de la mémoire*, La Découverte, 1987.
- Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*, Hachette, 1995.

■ TRANSMETTRE LA MÉMOIRE

- Georges BENSOUSSAN, *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*, Les petits livres n° 24, 1998.
- Stéphane BRUCHFELD et Paul A. LEVINE, « Dites-le à vos enfants ». *Histoire de la Shoah en Europe, 1933-1945*, préface de Serge KLARSFELD, Ramsay, 2000.
- Charles BRUSSELAIRS, *Il ne reste plus tellement de temps pour faire entendre notre voix*, Anvers, 1989.
- Alain FINKIELKRAUT, Tzvetan TODOROV, Richard MARIENSTRAS, *Du bon usage de la mémoire*, Genève, Éditions du Tricorne, 2000.
- Jean-François FORGES, *Éduquer contre Auschwitz, histoire et mémoire*, Édition ESF, 1998.
- Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner*, éd. Viviane Hamy, 1998 (1^{ère} éd. Göttingen, 1992).
- Primo LEVI, *Le devoir de mémoire*, Fayard, 1995.
- « Témoigner de la Shoah » (dossier spécial), *Les Temps Modernes*, n° 603/ 2000.
- Pierre VIDAL-NAQUET, *Les juifs, la mémoire et le présent III*, la Découverte, 1992.
- Annette WIEVIORKA, *Auschwitz expliqué à ma fille*, Seuil, 1999.
- Annette WIEVIORKA, *L'Ère du témoin*, Plon, 1998.

■ LES LIEUX DE MÉMOIRE

- Serge BARCELLINI et Annette WIEVIORKA, " Passant souviens-toi " - *Les lieux du souvenir de la Seconde Guerre mondiale en France*, Plon, 1995, réédité en 1998 aux Éditions Graphein.
- Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, 3 volumes, Gallimard, 1984, Poche, 1997.

■ VICHY ET LES ARRESTATIONS

- Jean-Pierre AZÉMA, François BÉDARIDA [dir.], *Vichy et les Français*, Fayard, 1992.
- Marc Olivier BARUCH, *Servir l'État français. L'administration en France de 1940 à 1944*, Fayard, 1997.
- François BÉDARIDA (dir.), *Touvier, Vichy et le crime contre l'humanité*, Seuil, 1996.
- Jean-Marc BERLIERE, *Les policiers français sous l'Occupation d'après les archives inédites de l'épuration*, Perrin, 2001.
- Michel BORWICZ, *Écrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie, 1939-1945*, Gallimard, 1973.
- Philippe BURRIN, *La France à l'heure allemande, 1940-1944*, Seuil, 1995.
- Eric CONAN et Henry ROUSSO, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Gallimard, 1996.
- Pierre GIOLITTO, *Histoire de la milice*, Perrin, 1997.

1. Lieu d'édition : Paris, sauf autre indication.

- Serge KLARSFELD, *Vichy-Auschwitz. Le rôle de Vichy dans la solution finale de la question juive en France*, Fayard, 2 vol. 1983 et 1985.
- Pierre LABORIE, *L'opinion française sous Vichy*, Seuil, 1990.
- Michael R. MARRUS et Robert O. PAXTON, *Vichy et les Juifs*, Calmann-Lévy, 1981, Livre de poche, 1990.
- Robert O. PAXTON, *La France de Vichy, 1940-1944*, Seuil, 1973.
- Bertrand POIROT-DELPECH, *Papon, Un crime de bureau*, Stock, 1998.
- Maurice RAJSFUS, *La police de Vichy. Les forces de l'ordre françaises au service de la Gestapo 1940-1944*, Le Cherche Midi, 1995.

■ PARIS ET LA RÉSISTANCE

- *La Résistance et les Français. Nouvelles approches*, Cahier de l'IHTP N°37, décembre 1997.
- *La Résistance française : un héritage pour l'avenir*, L'association Mémoire et Espoirs de la Résistance, 1996.
- Lucie AUBRAC, *Ils partiront dans l'ivresse. Journal d'une Résistante*, Paris, seuil, 1984.
- Pierre BROSSOLETTE, *Résistance, 1927-1943*, Odile Jacob, 1998.
- Jean COLLET, *A vingt ans dans la Résistance*, Graphein Edition, 1999.
- Laurent DOUZOU, Robert FRANK, Denis PESCHANSKI et Dominique VEILLON (dir.), *La Résistance et les Français : Villes, centres et logiques de décision*, Paris, IHTP-CNRS, 1995, (Suppl. Bulletin IHTP n° 61).
- Marie GRANET, *Les jeunes dans la Résistance. 20 ans en 1940*, France-Empire, 1996, 2e éd.
- Henri MICHEL, *Paris Résistant*, Albin Michel, 1982.
- Serge RAVANEL, *Esprit de Résistance*, Seuil, 1995.
- Olivier WIEVIORKA, *Une certaine idée de la Résistance. Défense de la France, 1940-1949*, Seuil, 1995.

■ DÉPORTATION

- *Auschwitz, camp de concentration et d'extermination*, Musée d'Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1998.
- François BEDARIDA et Laurent GERVEREAU (dir.), *La déportation, le système concentrationnaire nazi*, ouvrage réalisé lors de l'exposition aux Invalides, mai-juin 1995, BDIC, 1995.
- Bruno BETTELHEIM, *Survivre*, R. Laffont, 1960.
- Anne GRYNBERG, *Les camps de la honte, les internés juifs des camps français, 1939-1944*, La Découverte, 1991, réédité en 2000.
- *Guide des Sources documentaires sur la Déportation*, Fondation pour la Mémoire de la Déportation, 1996.
- Raul HILBERG, *La destruction des juifs d'Europe*, Gallimard, 1991 (rééd.).
- Serge KLARSFELD, *Le Calendrier de la persécution des juifs de France*, 1993.
- Hermann LANGBEIN, *Hommes et femmes à Auschwitz*, 10/18, 1994.
- Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Témoignage sur Auschwitz écrit entre décembre 1945 et janvier 1947, réédité de très nombreuses fois, dont Éditions Pocket en 1997.
- PESCHANSKI Denis, *Lettres de Drancy. Un été 42. Paris-Drancy-Auschwitz*, Taillandier, 2002.
- PESCHANSKI Denis, *La France des camps. L'internement 1938-1946*, Paris, Gallimard, 2002.
- Léon POLIAKOV *Auschwitz*, Julliard, 1964.
- David ROUSSET, *Les jours de notre mort*, publié en 1947, réédition Hachette Pluriel, 1993.
- Marcel RUBY, *Le livre de la déportation. La vie et la mort dans les 18 camps de concentration et d'extermination*, Robert Laffont, 1995.
- Germaine TILLION, *Ravensbrück* (1^{ère} éd. 1946), Seuil, 1988.

■ RÉSISTANCE ET JUDAÏSME

- Jacques ADLER, *Face à la persécution. Les organisations juives à Paris de 1940 à 1944*, Calmann-Lévy, 1985.
- Pierre BIRNBAUM, *Les fous de la République*, Fayard, 1992.
- Pierre BODER, *Des juifs debout contre le nazisme*, Bruxelles, EPO, 1994.
- David DIAMANT, *La Résistance entre la gloire et la tragédie*, L'Harmattan, 1993.
- André KASPI, *Les juifs pendant l'Occupation*, Seuil, 1991.
- Anny LATOUR, *La Résistance juive en France*, Stock, 1970.
- Lucien LAZARE, *La Résistance juive en France*, Stock, 1987 ; réédition Nadir, 2000.
- *Les juifs dans la Résistance et la Libération*, Scribe, 1985.
- Jacques RAVINE, *La Résistance organisée des juifs en France (1940-1944)*, Julliard, 1973.
- Adam RAYSKI, *Le choix des juifs sous Vichy*, La Découverte, 1992.
- Simon SCHWARZFUCHS, *Aux prises avec Vichy. Histoire politique des juifs de France (1940-1944)*, Calmann Lévy, 1998.
- Sabine ZEITOUN, *Du Légalisme à la Résistance*, L'Harmattan, 1990.

L'AIGLE NOIR PLANE SUR LA RUE VITRUEVE

« Et faire jouer la transparence/Au fond de la cour aux murs gris/ OÙ l'aube aurait enfin sa chance », chantait Barbara pour évoquer l'immeuble du 50 rue Vitruve où elle vécut avec sa mère entre 1946 et 1959. Ces vers, extraits de la chanson *Perlimpinpin*, sont inscrits sur la plaque commémorative dévoilée par le député et maire du XX^e, Michel Charzat, le 22 juin 2002.



Dans ses mémoires¹, Barbara évoque avec tristesse le quartier de son enfance : « Dans le XX^e arrondissement de Paris, pas loin de la Porte de Montreuil et du cinéma qui deviendra le célèbre *Studio Davout*, près de la si jolie rue Saint-Blaise et de sa vieille église, la rue Vitruve... le 50 de la rue Vitruve ! Une forteresse ! Un carrefour, le dernier appartement avant l'éclatement de la famille. » « Sa famille était pauvre, alors elle allait jouer du piano chez un médecin du quartier », chuchote un admirateur venu rendre hommage à la chanteuse disparue en 1997.

John Sutton

La Mairie du XX^e a présenté une exposition
« Barbara, femme piano », du 19 au 28 novembre 2002.



Fresque murale à l'angle des rues Saint-Blaise et Vitruve

¹ Il était un piano noir, Fayard, 1998.

MEMOIRE VIVANTE DU XXe

Présentation de notre association

Tout être humain a une histoire qui a façonné sa personnalité. Connaître ses racines et les conditions de son enfance, savoir comment et dans quelles circonstances elle s'est déroulée : tout cela est nécessaire pour maîtriser son identité et mieux vivre au présent. Ce qui est vrai pour toute personne l'est également pour tout groupe humain: tributaire d'une histoire commune qui ne peut être occultée, il se doit de la transmettre aux générations les plus jeunes. Ainsi, il existe un devoir de mémoire auquel il n'est pas possible de se soustraire.

Ceci est particulièrement vrai pour le XX^e arrondissement de Paris, un des hauts lieux de l'histoire de la capitale, en particulier dans le cas des années 1930 au début des années 1950. De la crise économique qui, touchant la France à partir de 1931, entraîne - déjà - des centaines de milliers de chômeurs, aux premières années de la Guerre Froide, multiples furent les luttes politiques et sociales auxquelles fut mêlée la population du XX^e arrondissement ! Elle vit la montée de l'extrême-droite et la riposte antifasciste à partir de 1934, puis les espoirs et les premières réalisations du Front populaire, très vite brisés par la Guerre d'Espagne et l'expansion hitlérienne en Europe. Viennent ensuite le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, l'effondrement de la III^{ème} République et l'avènement de Vichy, la Résistance, ô combien difficile, puis les débuts de la reconstruction de la France: comme on peut encore le constater aujourd'hui, ces deux décennies ont fortement marqué notre pays et le XX^e arrondissement y a pris sa part, toute sa part.

Pourtant, cette histoire reste encore mal connue aujourd'hui. Aussi il devient urgent de l'entreprendre à travers des recherches multiples et en interrogeant ceux qui en furent les acteurs. C'est pourquoi s'est créée l'Association « Mémoire Vivante du XX^e ». Notre association se donne pour objet de recueillir, rassembler, transmettre et diffuser tout ce qui concerne l'histoire et la mémoire du XX^e arrondissement, plus particulièrement pour les années 1930-1950. Aussi l'association entend favoriser toutes les formes de manifestations et de publications conformes à son objet ainsi que de coordonner les travaux qui s'y rapportent.

Ce troisième numéro des *Cahiers de la Mémoire Vivante du XX^e*, consacré aux plaques du souvenir dans le XX^e, permet la diffusion de nos recherches et de nos diverses initiatives.

« Mémoire Vivante du XX^e » entend associer le plus largement possible les témoins de cette histoire et la population du XX^e arrondissement à ses projets. Si vous êtes intéressé par cette démarche, écrivez-nous et venez nous rencontrer lors d'une prochaine conférence ou rendez vous sur notre site internet.

Michel Dreyfus, *président de l'association Mémoire vivante du XX^e*

Mémoire Vivante du XXe arrondissement de Paris

6, place Gambetta 75020 PARIS

courrier électronique : memoire.vivante20@free.fr

SITE INTERNET : <http://memoire.vivante20.free.fr/>

Cahiers de la Mémoire Vivante du XX^{ème}

N° 3
décembre 2002

DOSSIER :

LES PLAQUES DU SOUVENIR 1939-1945 DANS LE XX^e ARRONDISSEMENT

- Éditorial, par Michel Dreyfus.
- Message de Michel Charzat.
- Quel sens donner à ces plaques commémoratives ? par Henri Ourman.
- Les sigles utilisés.
- LE GUIDE COMPLET ET ILLUSTRÉ DES PLAQUES DU SOUVENIR 1939-1945 DANS LE VINGTIÈME ARRONDISSEMENT.
Guide illustré par rue.
Guide alphabétique.
Trois circuits.
- Apposition d'une plaque commémorant la rafle du 16 juillet 1942 au 5 cour de la Métairie (XX^e), intervention de Nicole Borvo.
- Les plaques commémoratives des écoles et collèges du XX^e, à la mémoire des enfants juifs déportés, par Claude Smadja.
- Plaques des rues et places du XX^e arrondissement de Paris, par Marius Mouette.
- Un professeur si discret : Marc Bloch, de la féodalité à la Résistance, par Françoise Berger.
- Rue du groupe Manouchian, par Alain Dalotel.
- Des policiers du XX^e arrondissement, « victimes du devoir » ?, par Véronique Odul.
- Sélection bibliographique.
- Vie de l'association : l'aigle noir plane sur la rue Vitruve, par John Sutton.
- Présentation de l'association.